

Dieu en effet, allait venger et le consul et les cordonniers. Comme pour avertir Domitien, la foudre frappait sans cesse autour de lui. Elle tombait sur le Capitole, le sanctuaire de son empire; elle tombait sur le temple des Flavii, jadis le domicile, aujourd'hui le sanctuaire de sa famille; elle tombait sur la demeure du mont Palatin, ce sanctuaire du prince, sur sa propre chambre, sur sa statue au Forum, dont elle brisait l'inscription. « Qu'elle frappe qui elle voudra ! » criait insolemment Domitien à Jupiter. De plus, un certain arbre, qui était comme un talisman pour sa famille, et qui avait reverdi subitement au moment de l'avènement de Vespasien, se flétrissait de nouveau et pour jamais. La Fortune de Préneste, dont l'oracle souhaitait tous les ans la bonne année à l'empereur, aux dernières kalendes de janvier, ne lui avait annoncé que sang et malheur. Minerve, dont il avait fait sa mère, lui apparaissait en songe, sortant de son sanctuaire, jetant bas ses armes, disant avec désespoir qu'elle ne pouvait défendre son fils contre Jupiter, et disparaissait entraînée par les chevaux noirs de son char dans une caverne ténébreuse.

Les astrologues étaient bien plus terribles encore. Ce siècle était celui de leur gloire, et la chute de Domitien fut un de leurs triomphes. Domitien croyait aux astrologues et les persécutait d'autant plus. On lui en amena un qui avait prédit sa fin prochaine. « Et toi, dit le César, comment périras-tu? — Je serai déchiré par les chiens. — Mettez-le sur un bûcher et brûlez-le tout vif. » — On mena l'homme, les mains liées, sur un bûcher; mais un orage éteignit les flammes, et, au milieu du désordre, l'homme garotté fut déchiré par les chiens. Quand le soir, un bouffon, témoin

du fait et ne sachant pas en quoi il touchait l'empereur, vint le lui raconter en riant, parmi tous les commérages de Rome, Domitien frissonna d'effroi.

Les astrologues, du reste, n'avaient pas à cela tant de mérite. Ils savaient que, de bien des côtés, on tramait la mort du prince, et Domitien lui-même le savait. Après avoir eu peur du Sénat, et décimé le Sénat; peur des gens en renom, et proscrit les gens en renom; peur de sa famille, et massacré sa famille; peur des chrétiens, et immolé les chrétiens, il avait fini par avoir peur de son entourage intime, par le vouer à la mort et être voué à la mort par lui. Caligula n'avait pas péri autrement, et c'est assez le sort des tyrans de mourir de la main de leurs valets de chambre. Domitien avait eu beau multiplier autour de lui les corridors tortueux, il avait eu beau s'entourer de miroirs pour ne pas être frappé par derrière : les passages secrets étaient connus de ses serviteurs et les pierres polies inutiles contre sa femme.

Un jour<sup>1</sup>, un de ces misérables enfants dont il aimait à s'entourer, en jouant dans la chambre où le prince faisait sa sieste, prit sous son chevet une tablette de bois de tilleul et la porta à l'impératrice Domitia. C'était le calepin de poche de l'empereur, le livret où il marquait sur la cire le nom de ses victimes. Domitia y vit son nom à elle, celui des deux pré-

<sup>1</sup> Je suis le récit de Suétone et de Dion Cassius. Un doute peut naître quand on lit dans Hérodien le récit du meurtre de Commode par sa concubine Marcia, rapporté avec des circonstances à peu près identiques; mais je n'hésite pas à croire que c'est Hérodien qui aura fait confusion, d'autant plus que Dion Cassius rapporte aussi la mort de Commode, dont il a été presque témoin oculaire, et ne relate pas les mêmes circonstances (celles de l'enfant, des tablettes trouvées et portées à Marcia, etc.). Voy. Suét. in *Domit.*; Dion Cassius, I, XVII, 15, et LXXIII, in *fin*; Hérodien, 4, in *fin*.



fets du prétoire, celui de l'archiviste de l'empereur, Entellus, celui de son chambellan ou valet de chambre (*cubicularius*, προκοιτης) Sigérius, celui de Parthénus, chambellan et porte-glaive de César, tous affranchis, comme de juste. Elle le leur fit savoir, et les préfets, et les affranchis, et cette impératrice enlevée, épousée, répudiée, réépousée, proscrie, et un Stéphane, intendant de Domitille, qui avait avec l'empereur des comptes difficiles à régler, tous conspirèrent la mort de leur ennemi commun.

La veille du jour marqué, que ce fût pressentiment, astrologie, dénonciation, Domitien, qui avait toujours peur, eut peur plus que de coutume. On lui offrit des « azeroles »<sup>1</sup> : « Gardez-les, dit-il, pour demain, si toutefois on me permet d'en user. » Et il ajouta, selon les idées astrologiques du temps : « Demain la lune entrera sanglante dans le verseau, et il y aura un événement dont les hommes parleront sur toute la terre. » Vers minuit, il se réveilla épouvanté; il avait vu, en songe, Junius Rusticus, sa victime, le poursuivre l'épée à la main. Le matin venu, il jugea un nouvel astrologue qu'on lui envoyait de Germanie et qui avait annoncé sa mort pour ce jour-là même, à onze heures. Il le condamna; mais, afin de le voir mourir convaincu de mensonge, il remit l'exécution à la fin de la journée. Ce délai devait justifier le devin et le sauver.

Ces occupations sanguinaires ne distraient pas Domitien de sa peur superstitieuse. Tout en jugeant, il lui était arrivé de gratter jusqu'à la faire saigner, une verrue qu'il avait au front. « Ah! s'écria-t-il, si ce peu de sang pouvait

<sup>1</sup> *Tuberes*. Voy. Suét., 16; Pline, *Hist. nat.*, XV, 14; Martial, XIII, 41, 42; Columelle, XI, 2.

contenter les dieux!<sup>1</sup>. » Pour calmer sa peur, on avança l'horloge. Avant qu'il fût onze heures, l'heure prédite, on lui affirma qu'il était midi. Tout rassuré, il se leva joyeux de son tribunal, se croyant libre de l'horoscope et allant faire sa sieste.

A la porte de sa chambre, Parthénus l'arrêta : il y avait là, disait-il, un messenger important, un dénonciateur qu'il était urgent d'entendre. Ce messenger n'était autre que le conspirateur Stéphane. Depuis quelques jours on lui voyait porter le bras gauche en écharpe. Quand il fut, en cet équipage, seul avec le prince et un de ces enfants qui ne quittaient pas Domitien, il lui dénonça un prétendu complot et lui présenta un mémoire. Pendant que Domitien lisait, Stéphane dégagea son bras gauche, qui était armé, et frappa Domitien à l'aine comme Jacques Clément frappa Henri III.

Domitien, blessé, mais non mortellement, se jeta sur le meurtrier, le terrassa, chercha à lui arracher le poignard, chercha, avec ses doigts sanglants, à lui crever les yeux. En même temps il criait à l'enfant de lui donner son propre poignard placé sous le chevet de son lit. L'enfant ne trouva du poignard que la garde; la lame avait disparu. L'enfant voulut sortir, appeler; tout était fermé. Cependant Parthénus, qui veillait au dehors, entendit le bruit de la lutte, entra lui-même, ou fit entrer, selon les uns, l'affranchi Maxime, selon d'autres, plusieurs conjurés ou des gladiateurs. Quelques personnes étrangères au complot pénétrèrent aussi, et Stéphane fut tué sur place. Mais Domitien était déjà mort, percé de sept coups.

A cette heure-là même, s'il faut en croire, non-seulement le conteur Philostrate, mais l'historien Dion Cassius, à cette

<sup>1</sup> *Utinam haecenus!*



heure, le philosophe Apollonius, exilé par Domitien, était à Éphèse, debout sur une pierre élevée et prêchant sa philosophie à une assemblée nombreuse. Tout à coup il s'arrête et reste quelques moments sans parler : « Courage Stéphane ! dit-il ensuite. Bien, Stéphane, tu l'as frappé, tu l'as blessé, tu l'as tué ! » Puis reprenant son discours au peuple, il lui annonce la mort du tyran. Est-ce la préoccupation populaire qui a inventé ce conte ? Est-ce la puissance surnaturelle à laquelle obéissait Apollonius qui a opéré ce prodige ?

Du reste la joie d'Apollonius était l'écho de celle qui déjà retentissait à Rome parmi les philosophes, les gens de bien, les sénateurs. Le Sénat surtout était dans le délire ; on courut en foule à la curie ; on condamna officiellement la mémoire du prince défunt ; on multiplia contre lui les acclamations outrageantes ; on ordonna que son nom et son image fussent effacés partout, et aujourd'hui encore, les marbres abondent d'où le nom de Domitien a été visiblement rayé. Comme les colonnes du temple où l'on siégeait étaient marquées de l'image et du nom du prince, on fit apporter des échelles, afin de détacher et de briser sur le sol cette image détestée. Ses arcs de triomphe, aussi nombreux que ses exploits avaient été rares, furent renversés ; les statues d'or et d'argent qu'il s'était si libéralement prodiguées furent jetées à bas et mises en pièces<sup>1</sup>.

De plus on se trouvait avoir un César tout prêt. Les conjurés s'en étaient procuré un. Après avoir sondé inutilement quelques personnages qui refusèrent, ils s'étaient assurés de Marcus Cocceius Nerva. En ce temps d'astro-

<sup>1</sup> Suét., in *Dom.*, 25.

logie, Nerva était, parmi ceux qui avaient, comme on disait, un horoscope royal, le seul que Domitien eût laissé vivre. Domitien l'avait épargné, non par estime ou par pitié, mais parce que d'autres horoscopes l'assuraient que Nerva mourrait bientôt. Ainsi ballotté entre les astrologues, Nerva vécut et fut empereur.

Mais si Nerva était l'empereur des honnêtes gens, des philosophes, du Sénat, peut-être aussi des Juifs et des Chrétiens, Nerva n'était pourtant pas l'empereur de tout le monde. Le peuple de Rome était indifférent ; il avait peu souffert de la tyrannie de Domitien, et il avait joui de ses spectacles. L'armée, elle, était plus qu'indifférente : comme Domitien avait augmenté la solde et relâché la discipline, elle était hostile aux meurtriers de Domitien. Les prétoriens criaient vengeance et défiaient le prince mort ; leurs deux préfets, qui avaient été du complot, les calmèrent néanmoins, grâce à la promesse du don ordinaire de joyeux avènement. Les légions de Syrie donnèrent aussi de vives inquiétudes ; il n'y avait pas trente ans encore que l'armée avait fait et défait des empereurs. Les légions du Danube, à la nouvelle du meurtre de leur César, se soulevèrent. Dans leur camp, par bonheur, se trouva une sorte de philosophe errant, mi-parti de manœuvre, de mendiant et d'homme de lettres, qui, exilé de Rome, errait dans le voisinage des Gètes et des Daces, bêchant, puisant de l'eau, gagnant sa vie, mais gardant pour sa consolation un dialogue de Platon et un discours de Démosthène. A la vue des soldats en révolte, cet homme jette les haillons qui le couvrent.

Enfin le sage Ulysse a quitté son manteau,

dit-il avec Homère, et il se fait connaître pour l'illustre



rhéteur Dion de Pruse, surnommé Bouche d'or, à cause de son éloquence. Il subjugué les soldats par sa parole et les amène à penser que le héros qu'ils pleuraient pourrait bien n'avoir été qu'un monstre. Il les laisse apaisés et presque consolés.

Ainsi Domitien, comme Néron, laissait un parti après lui. « Si la peste, a-t-on dit, avait des places et des pensions à donner, elle aurait des courtisans. » Nous pouvons même dire qu'elle aurait des amis. Excepté Tibère qui, lui, ne laissa ni partisan, ni ami, il ne fut pas un César, même parmi les pires, après lequel il ne se trouvât quelque âme assez tendre pour le regretter. Caligula avait été pleuré d'une femme, enseveli par ses sœurs, quoiqu'il les eût déshonorées et exilées. Néron avait été enseveli par sa nourrice et par la première femme qu'il avait aimée ou paru aimer; Galba, par un de ses affranchis ou de ses esclaves; Othon, par ses soldats. Ce fut Phyllis, nourrice de Domitien, qui fit emporter son corps sur un de ces brancards qui servaient aux funérailles des pauvres, et le fit brûler dans une maison de campagne qu'elle possédait sur la voie Latine. Elle parvint même à l'introduire secrètement dans le temple des Flavii; et, pour protéger cette cendre maudite, elle la mêla à celle de Julie, fille de Titus, dont elle avait aussi été la nourrice. Les Romains eussent moins regardé à tuer le plus honnête homme qu'à priver de sépulture le dernier brigand. On laissait faire les amis, quand il y en avait; les parents, quand ils osaient; à défaut d'autres amis, les affranchis et les esclaves; à défaut de tous, une nourrice, ce premier et ce dernier ami. Il y a bien peu d'hommes, si dépravés qu'ils soient, qui ne puissent dire avec lord Byron mourant : *Io lascio qualche cosa di caro nel mondo.*

Ainsi finit la maison Flavia. Dans ce siècle d'or, (quoique non sans alliage) de l'empire romain, les quinze ans de Domitien forment la tache et l'exception. Nous entrons maintenant en pleine vertu, et nous ne rencontrerons plus, dans la suite de notre labeur, que des grands hommes, au moins relatifs.